

ÂMES SOLITAIRES

Du même auteur

aux éditions Théâtrales

LA PEAU DE CASTOR, 2002

Traduction et préface de Jean-Pierre Lefebvre

GERHART
HAUPTMANN

ÂMES SOLITAIRES

Traduit de l'allemand par Jörn Cambreleng

éditions **THEATRALES**

MAISON ANTOINE VITEZ

SCÈNES ÉTRANGÈRES

Fruit d'une collaboration entre les éditions Théâtrales et la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, c'est une fenêtre ouverte sur le monde. Elle rassemble des textes du répertoire étranger, classiques et contemporains, choisis en raison de leur intérêt tant pour l'histoire du théâtre que pour la scène. Pour la plupart inédits, ils sont offerts à la curiosité du lecteur et du praticien de théâtre, soucieux de formes et d'écritures nouvelles. Conformément à l'esprit de la Maison Antoine Vitez, les traducteurs se sont donné pour mission d'être fidèles à la lettre de l'original, dans une langue pour la scène de théâtre.

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.



Couverture : Egon Schiele, *Autoportrait* (détail)

EINSAME MENSCHEN © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin,
publié par Propyläen Verlag en 1966

© 2007, éditions THÉÂTRALES, pour la présente traduction
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Âmes solitaires a été traduite à l'initiative de la Maison Antoine Vitez avec le soutien de la Comédie de Genève.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants.

ISBN : 978-2-84260-239-0 • ISSN : 1950-2303

ÂMES SOLITAIRES

DRAMATIS PERSONAE

VOCKERAT

MADAME VOCKERAT

JOHANNES VOCKERAT

KÄTHER VOCKERAT

BRAUN

ANNA MAHR

LE PASTEUR KOLLIN

MADAME LEHMANN, *la lingère*

LA NOURRICE

LA DOMESTIQUE

UNE MARCHANDE DE QUATRE-SAISONS

UN BAGAGISTE DES CHEMINS DE FER

Les événements de cette fiction se déroulent dans une maison de campagne à Friedrichshagen près de Berlin, dont le jardin donne sur un lac, le Müggelsee. Le lieu de l'action reste le même durant les cinq actes : une vaste pièce, à la fois salon et salle à manger, au décor bourgeois. Il y a là un piano droit, une bibliothèque entourée de portraits (photographies et gravures) de savants et de théologiens modernes ; parmi eux, Darwin et Haeckel. Au-dessus du piano, une huile sur toile, portrait d'un pasteur en habit sacerdotal. Ailleurs, sur le mur, plusieurs scènes bibliques d'après Schnorr von Carolsfeld. À gauche une porte, deux à droite. La porte de gauche mène au bureau de Johannes Vockerat. Celles de droite à la chambre à coucher et dans le vestibule. La pièce est d'une relative profondeur, au fond, deux portes-fenêtres et une porte vitrée ouvrent sur une véranda d'où l'on voit le jardin, le lac et au-delà, les collines de Müggel. Époque : le temps présent.

Création des Âmes solitaires dans la présente traduction à la Comédie de Valence du 30 janvier au 8 février, et à la Comédie de Genève du 20 février au 4 mars 2007 (coproduction : Comédie de Genève et Comédie de Valence). Mise en scène : Anne Bisang. Avec : Yves Barbaut, Laurence Calame, Juliette Delfau, Ali Esmili, Vincent Garanger, Loulou, Cédric Michel, Graziella Torrigiani.

La première création française de la pièce a eu lieu à Paris en 1892, dans une mise en scène de Lugné-Poe, au Théâtre des Bouffes du Nord.

ACTE I

La pièce est vide. À travers la porte du bureau à peine entrouverte, on perçoit la voix d'un pasteur qui prêche puis, après quelques secondes, quand celle-ci se tait, les accords d'un choral joué à l'harmonium. Dès les premières mesures, la porte s'ouvre en grand ; entrent alors madame Vockerat mère, madame Käthe Vockerat et la nourrice, avec un enfant dans un nid d'ange, tous en habits de fête.

MADAME VOCKERAT.— *(c'est une femme vénérable d'une cinquantaine d'années, en habit de soie noire. Raie au milieu et vaguelettes dans les cheveux. Elle prend la main de Käthe et la lui tapote)* Il a très¹ bien parlé, non ? N'est-ce pas, Käthchen ?

Madame Käthe, vingt-deux ans. Taille moyenne, de constitution délicate, pâle, brune, douce. Elle est en fin de convalescence. — Elle sourit de manière forcée, hoche mécaniquement la tête et se tourne vers l'enfant.

LA NOURRICE.— *Le p'tiot, il est gentil ! Hein, hein ! (elle le berce au creux du bras) C'est qu'y va s'endormir, maintenant — chch, chch, chch ! C'est qu'y veut pus rien savoir. (elle retire à l'enfant un ruban noué qui l'incommode) Vooiilà ! — hm, hm, hm ! Dors, mon petit poussin, dors. (elle chante bouche fermée la mélodie de Schlaf, Kindchen, schlaf²) La tête qu'il lui a fait au pasteur : — comme ça ! (elle l'imité) Hé, hé ! Jusqu'à ce qu'on mette l'eau, hé, hé, c'était un peu trop n'importe quoi, ça. (elle chantonne une comptine) P'tit père au marteau plein d'eau, frappe-moi pas ça j'aime pas trop ! — Hé, hé ! Purée ce qu'il a braillé, ho purée ! sou, sou, sou ! «Schlaf, Kindchen, schlaf...»*

Elle bat la mesure avec le pied. Madame Käthe rit de bon cœur, mais d'un rire nerveux.

MADAME VOCKERAT.— *Ouh, mais regarde, Käthchen ! Ce qu'il est mignon ! Qu'est-ce qu'il a de longs cils, ce garçon !*

LA NOURRICE.— *Hé, hé, c'est ceux de maman. «Schlaf, Kindchen...» des vrais battoirs.*

1. C'est Hauptmann qui souligne.

2. Berceuse très connue dont la partition figure en annexe p. 119.

MADAME VOCKERAT.— Oh non, vraiment, Kätchen, le portrait de sa mère! (*madame Käthe nie farouchement de la tête*) Vraiment.

MADAME KÄTHE.— (*parlant de manière contrainte*) Mais maman — ce n'est pas ce que je souhaite. Il n'est pas obligé de me ressembler plus tard. Je —

Elle ne parvient pas plus loin.

MADAME VOCKERAT.— (*voulant changer de sujet*) Un enfant robuste.

LA NOURRICE.— Un costaud.

MADAME VOCKERAT.— Mais regarde-moi ces poings, Kätchen.

LA NOURRICE.— Ça, il en a des poings — un vrai Goliath.

Madame Käthe embrasse l'enfant.

MADAME VOCKERAT.— N'est-ce pas? Une poitrine solide?

LA NOURRICE.— Ça vous pouvez le croire, m'dame l'intendante, un vrai général. Chch, chch! Y vous en démolira cinq d'un coup.

MADAME VOCKERAT.— Oh, vous savez...

Elle rit de concert avec madame Käthe.

LA NOURRICE.— Il a pas du sang de navet, chch, chch! Les enfants, ça a besoin de sang, chch, chch! (*chantant presque*) là, là, là! Allez viens, allez viens! Maintenant — on — va — aller — au — dodo — au — dodo. Oui, oui! on — va — faire — do — do, chch — chch — chch — Schlaf, Kindchen, schlaf...

Elle se dirige vers la chambre à coucher.

MADAME VOCKERAT.— (*qui a fermé la porte derrière la nourrice, se retourne en secouant la tête d'un air amusé*) Ts, ts! Quel personnage! N'empêche qu'elle est brave. Je suis contente que tu sois si bien tombée, Kätchen.

MADAME KÄTHE.— Général — mon Dieu!

Elle rit. Son rire se crispe et finit par se muer en pleurs.

MADAME VOCKERAT.— (*effrayée*) Eh! — Eh!! — (*madame Käthe se maîtrise. Madame Vockerat prend Käthe dans ses bras*) Kätchounette, ma petite!

MADAME KÄTHE.— Je — n'ai — ce n'est rien.

MADAME VOCKERAT.— Bien sûr que c'est quelque chose. Rien d'étonnant, tu es encore sous le coup, viens, allonge-toi quelques minutes.

MADAME KÄTHE.— Mais ça — va déjà mieux, maman.

MADAME VOCKERAT.— Étends-toi rien qu'un petit moment, quand même.

MADAME KÄTHE.— Oh non — je t'en prie non! D'ailleurs, il va falloir passer à table.

MADAME VOCKERAT.— (*remplissant un verre de vin près de la table, où sont disposés le vin et un gâteau*) Prends-en au moins une gorgée. Goûte! — Il est doux. (*madame Käthe boit*) Ça requinque. Non?! — Ma douce, mon enfant chérie, qu'est-ce que tu me fais comme histoires? Allons, allons! Il faut que tu te ménages encore, voilà tout. Et laisse faire les choses! — Ne te fais pas de soucis inutiles! — tout va s'arranger. Vous avez le petit, maintenant, tout va changer. Johannes va se calmer...

MADAME KÄTHE.— Ah, si seulement, maman!

MADAME VOCKERAT.— Rappelle-toi comme il était heureux quand le petit est arrivé. D'ailleurs, il est fou des enfants. Tu peux compter là-dessus. C'est toujours comme ça. Un couple sans enfants, c'est rien du tout. C'est ni fait ni à faire. Qu'est-ce que j'ai pu prier le bon Dieu pour qu'il bénisse votre union. Regarde, pour nous c'était pareil : d'abord nous nous sommes traînés pendant quatre ans — mon mari et moi — ça n'était pas une vie. Et puis le bon Dieu a entendu nos prières et nous a offert Johannes. C'est là que notre vie a commencé, Kätchen! Attends voir, une fois passés les trois premiers mois, ce que tu vas t'amuser avec ton enfant! Non, non! Tu as de quoi être satisfaite. Tu as ton garçon, tu as ton mari, qui t'aime. Vous pouvez vivre sans souci. Que veux-tu de plus?

MADAME KÄTHE.— C'est peut-être idiot. Je le reconnais. Parfois, je me fais vraiment du souci pour rien.

MADAME VOCKERAT.— Écoute! — Ne m'en veux pas, surtout! — tu serais bien plus en paix, Kätchen, bien plus — si... Écoute, — quand il m'arrive d'être comme ça, le cœur plein de soucis, et qu'avec ferveur j'ai prié tout mon soûl, quand j'ai bien tout confié à notre Père qui est aux cieux, je me sens si légère, j'ai le cœur si gai...! Non, non! Là, les savants peuvent bien dire ce qu'ils veulent — Dieu existe, Kätchen! — un Père qui veille sur nous au ciel, tu peux me croire. Un homme sans piété, c'est déjà assez grave en soi. Mais une femme sans piété... Ne m'en veux pas, Kätchen! Bon, bon. Je n'en parle plus. Je prie tant.